

LES ANTIPODES

février

C'est une distance qui ne s'avale pas. D'ailleurs, aucune distance ne s'avale. Il faudrait qu'elle arrête d'utiliser cette expression, elle ne sait pas d'où elle vient, elle ne sait pas à qui elle l'emprunte quand elle pense dans ces termes – peut-elle même prétendre qu'elle pense ? Au mieux, elle fait du patchwork avec des vieux chiffons de mots qui lui traînent dans les coins du crâne.

C'est une distance qui ne s'avale pas. Et comme elle a plus de vingt heures de voyage, elle a le temps, peut-être, de trouver une meilleure manière de formuler sa pensée, sauf si elle s'endort, ce qui lui paraît peu probable car le coussin en U glissé autour de sa nuque est trop mou et sa tête part en arrière ou en avant quand elle essaie de se détendre (si elle dort, elle aura un torticolis) ou si elle décide de lancer un film sur le petit écran inséré dans le dossier du siège mais elle a déjà vu presque tous ceux qui pourraient l'intéresser.

C'est une distance qui se rumine, se mâchonne, quoi qu'elle fasse. Elle a essayé le trajet *via* Sydney, Tokyo ou Singapour, les départs à l'aube, l'escale parfois si courte qu'il faut courir entre les deux avions dans des couloirs

sans fin ni fenêtres, mais rien ne peut faire tenir ce voyage en une journée unique, en vingt-quatre heures. Il déborde toujours, il bave sur le jour d'avant ou sur le jour d'après. Si on ajoute le trajet jusqu'à l'aéroport, le temps nécessaire pour s'enregistrer, passer les contrôles, embarquer, le vol lui-même, puis le transfert, puis le second vol, puis la navette pour rejoindre le centre-ville, on arrive au mieux à une journée et demie, deux quand on fait au moins cher. C'est comme si les vingt mille kilomètres tenaient la modernité technologique en respect. On ne peut pas avaler la distance qui sépare Paris de Nouméa. Contre le fantasme de sillonner en tous sens la planète, de *parcourir* le monde, le Caillou est un remède, se dit Tass : il est toujours trop loin.

Tass a fait l'aller-retour avec la métropole plus d'une quinzaine de fois – personne ne parlait d'empreinte carbone quand elle a commencé et elle estime que les îliens ne devraient pas avoir à rendre les mêmes comptes que les continentaux. Pourtant, elle s'étonne encore de sentir cette distance qui résiste aux avions, une distance suffisamment grande pour que même le corps immobile dans la carlingue s'épuise du trajet, qu'il n'en puisse plus, et parfois elle pense : est-ce que c'était comme ça sur les bateaux ? Est-ce que c'était pire parce que c'était plus long ou est-ce que, proportionnellement, il s'agissait de la même chose puisque les corps des ancêtres étaient habitués aux trajets lents et que celui-là était simplement le plus lent de tous ? Quand son arrière-arrière-grand-père est arrivé sur le Caillou, le trajet en bateau durait cent cinquante jours. Est-ce que c'est encore un voyage quand c'est si long, ou est-ce que ça devient un séjour ?

LES ANTIPODES

Sur le petit écran de son voisin, un bellâtre souriant poursuit l'héroïne de ses assiduités et aucune des parties de son visage ne paraît être faite pour appartenir à une même personne, on dirait plutôt que chacune a été façonnée, polie séparément dans un atelier pour devenir un nez parfait, une bouche pleine, une arcade bien dessinée avant que quelqu'un les collecte pour les assembler à l'avant du crâne de l'acteur mais elles échouent à tenir ensemble et ce visage qui devrait être beau ne dépasse jamais le stade des pièces détachées. Tass n'a pas le courage de revenir au menu pour faire défiler de nouveau les films disponibles, elle continue à regarder d'un œil distrait cette coexistence forcée de narines, d'iris et d'incisives qui porte le nom d'un acteur célèbre.

Son voisin dort dans une parfaite immobilité depuis l'extinction des lumières. Il n'a probablement vu que les dix premières minutes du film. C'est un colosse wallisien en survêtement gris pelucheux, Tass n'ose pas l'enjamber pour aller aux toilettes, elle n'est même pas sûre qu'elle pourrait tirer de ses courtes jambes un pas suffisamment ample pour s'épargner une sorte de lap-dance, gênante pour eux deux. Il se tient à sa gauche, comme une montagne tiède et infranchissable. À droite, il y a le hublot glacé. L'avion sent le plastique, les produits ménagers et le curry des plateaux-repas qui se préparent, à l'abri des rideaux tirés par les hôtes.

Le trajet est interminable mais peut-être qu'aujourd'hui, c'est un avantage. Tass peut encore, pendant quelques heures, ne rien raconter de la rupture amoureuse qui vient de sectionner son lien avec la métropole. Elle peut ne pas prononcer le nom de Thomas. Elle peut être tout ce qu'elle

veut, là, dans les airs, où personne ne la connaît. Elle pourrait même tenter d'enjamber son voisin, et tant pis si elle se frotte contre lui, elle ne le reverra jamais.

On est début février et l'inversion des saisons entre les deux hémisphères est à son paroxysme. À Orléans, chez Thomas, la neige et le grésil passaient en soufflant. Au début de leur relation, il se faisait tendre dès qu'elle avait froid, montait le chauffage, posait un doigt ému sur ses lèvres violettes, s'exclamait « Tu trembles ! » comme si c'était une preuve de son exotisme aussi délicieuse qu'une coiffe de feuilles et de fleurs. Cette année, il a paru agacé, presque soupçonneux, comme si l'hiver était un conte inventé par Tass, comme si la température extérieure n'expliquait pas ses frissons, comme si on pouvait dire « Arrête » à quelqu'un qui a froid. C'est terminé, de toute manière, les neiges d'antan, la bise venue, et les vive le vent – toute cette culture du froid à laquelle Thomas a essayé de l'initier pendant des années. Dès qu'elle sortira de l'avion à Tontouta, elle sentira l'incroyable épaisseur de l'air chaud et humide. L'été austral l'empoissera et, plus que du décalage horaire, c'est de la différence de température qu'elle va devoir se remettre pendant les prochains jours. La rentrée n'aura pas lieu avant quelques semaines. Ça lui laisse le temps de se faire à la pellicule de sueur sur la peau, aux joues rouges, à la terrible paresse du début d'après-midi. Une partie de la ville est encore en vacances, Nouméa sera molle et vaguement désertée. Les amies s'égrènent sur tous les territoires voisins, le Vanuatu, la Nouvelle-Zélande, les Fidji, la Gold Coast australienne. Peut-être qu'elle n'aura personne à qui raconter ce qui s'est passé au nord de l'Équateur, personne avec qui boire du rhum et des Number one en criant que c'est fini, Thomas, plus jamais

LES ANTIPODES

Thomas, et c'est lui qui va le regretter, je te jure, parce que sa vie sans moi est tellement ennuyeuse.

Lorsque la lumière se rallume dans l'avion, Tass se répète qu'elle est heureuse de rentrer enfin *pour de bon*. Les allers-retours des dernières années, pour essayer de faire exister sa relation amoureuse malgré la distance, lui ont apporté une forme d'inquiétude permanente, une instabilité nerveuse ainsi que la culpabilité de multiplier sans cesse les petits mensonges. En métropole, elle allongeait constamment la durée de son séjour, répondait qu'elle était là pour deux mois dès que son voyage en excédait un, ne serait-ce que de quelques jours. En Calédonie, elle lançait toujours distraitemment qu'elle partait pour deux-trois semaines alors qu'elle savait parfaitement qu'elle ne serait pas de retour avant cinq. Elle cherchait à appartenir aux deux endroits à la fois, à montrer à son entourage ici comme à son entourage là qu'elle était des leurs et Tass ne dirait pas qu'elle s'exposait à finir écartelée – elle n'a pas à ce point le goût du drame – mais c'était malgré tout désagréable, jamais assuré, jamais acquis. Quand elle s'en plaignait à Thomas, il lui répondait qu'elle n'avait qu'à revenir s'installer en France mais c'est parce qu'il est métropolitain et qu'il pense dans le mauvais sens : *revenir*, pour elle, c'est retrouver Nouméa. Elle a quitté la Calédonie une première fois, il y a plus de dix ans, pour aller faire son master de journalisme à l'université d'Aix-Marseille. L'étudiant dégingandé nommé Thomas dont elle est rapidement tombée amoureuse lui a donné envie de rester après la fin de ses études, mais aucune des années passées en métropole n'a pu inverser la polarité des hémisphères interne à Tass : chez elle, c'est le Pacifique, c'est le Sud. Elle n'a jamais eu l'impression d'être à sa place de l'autre côté. Plus que l'étrangeté

du climat, de la flore et la température intolérable de la pluie, ce sont les incompréhensions et l'ignorance liées au territoire dont elle vient qui l'ont tenue à distance. En 1863, Vieillard et Deplanche, auteurs d'une description détaillée de la grande île, ont écrit qu'au-delà d'une portion de la côte ouest « Tout n'est encore qu'obscurité ». C'est à peu près ce que Tass a vu dans le regard de ses interlocuteurs pendant les années métropolitaines : sa terre n'est encore qu'obscurité. C'était chaque fois les mêmes bribes ou brisures de dialogue, ça se cognait sans but.

Tu viens d'où

Nouméa

C'est Tahiti, ça, non

Non, non, c'est pas

Alors quoi, c'est – attends, je vais trouver – forcément une île, c'est...

Nouvelle-Calédonie

Oui, bien sûr, oui. Et c'est la France, ça ?

Parfois, des passionnés de géographie ou de plongée rattachaient tout de suite le nom au territoire, les premiers listant les kilomètres carrés et la densité en habitants, les seconds se perdant dans une énumération de poissons, mais les uns comme les autres étaient rares et de toute façon ça ne disait rien de l'archipel.

Au large de l'Australie, ah bon ? Et il y a qui de connu en Nouvelle-Calédonie ? Des artistes ou des grandes figures un peu... historiques, aide-moi à placer, à replacer.

Tass disait :

Ataï

Elle savait que ça n'évoquerait rien mais c'étaient deux syllabes chargées de suffisamment d'exotisme pour les charmer un peu. L'absence de patronyme leur suggérait peut-être qu'il s'agissait d'un artiste, un chanteur pourquoi pas,

du zouk sûrement, après tout, c'est l'outre-mer, ça vient avec des chemisettes à fleurs.

Toujours, Tass ajoutait après quelques secondes de silence :

Et sinon, Louise Michel.

Là, les gens voyaient mieux. Parfois :

Ah tiens, c'est marrant, j'étais au collège Louise-Michel. Je ne savais pas qu'elle était de là-bas !

Non, non, c'était plutôt...

Elle ne sait pas trop comment qualifier ça. Est-ce qu'elle peut dire que Louise Michel a *vécu* sur l'archipel ? Est-ce qu'une prison peut devenir une maison avec le temps ? Tass a la vague impression que les années qui constituent une peine passent mais que personne ne les vit. Peut-être qu'il faudrait plutôt dire que Louise Michel a été remise en Nouvelle-Calédonie ?

Il y avait rarement d'autres questions sur l'endroit d'où Tass venait, après ça. Elle pense que le problème, c'était la gêne, pas le manque de curiosité, la gêne qui étouffait les questions qu'on aurait pu poser sur sa terre. Parce qu'il n'était pas facile de demander froidement : Et sinon, comment est-ce que ce caillou-là est tombé dans l'escarcelle française ? On a doublé qui sur l'étape ? L'Angleterre ? La Hollande ? Et massacré quel type de peuplade folklorique ? Est-ce qu'ils avaient d'adorables pagnes en raphia ? Des colliers de fleurs ? Est-ce qu'ils serraient les poissons contre leur poitrine après les avoir pêchés et les berçaient de chansons jusqu'à ce qu'ils meurent ? Toi, d'ailleurs, Tass, tu es de quel côté ? Descendante de colons ou de colonisés ? Quand tu dis que tu viens de là-bas, ça signifie quoi exactement ? Un vieux droit du sang, un nouveau droit du sol (pas forcément exempt de sang, hein) ?

Non, les gens disaient plutôt :

Louise Michel, tiens, Louise Michel. C'est marrant... Et, dans une certaine mesure, Tass s'en contentait. Tass parvenait même à s'en réjouir. Elle citait Louise Michel à dessein, plutôt que Christian Karembeu, parce que si elle doit être associée à une figure connue pour pouvoir exister, elle préfère l'anarchiste au sportif. Depuis l'adolescence, Tass aime Louise Michel comme son aïeule parce que celle-ci a écrit des textes qui racontent une traversée similaire à celle de son aïeul réel, lequel n'a jamais écrit de textes parce qu'il ne savait pas écrire et, s'il avait su, personne ne les aurait gardés. Il y a un gros trou de textes dans l'Histoire familiale de Tass – l'Histoire familiale de Tass commence par un trou énorme, du vide bien épais, du noir poisseux, et quand on s'extirpe enfin du trou, dans les soixante dernières années, on voit apparaître des textes : des vieilles lettres et des vieilles cartes postales et des vieux bulletins et des vieux poèmes d'enfants mais toute leur apparente *vieillesse* est ridiculisée par le trou qui est ancien, archaïque, et qui crie que ces textes jaunis sont en fait la modernité, même si la famille de Tass en a fait son Histoire. Thomas lui a dit, il y a quelques années, que sa famille était exactement dans le même cas : est-ce qu'elle s'imaginait que tous les métropolitains disposaient d'archives familiales centenaires ? Mais il se trompait. Sa famille à lui n'a pas vraiment de trou. On ne sait rien ou pas grand-chose des vieux de la vieille, les ancêtres qui ont précédé les arrière-grands-parents, mais on sait, au moins, qu'ils étaient déjà là, dans les parages. Peut-être pas à Orléans même mais dans les campagnes alentour. L'obscurité qui enveloppe les aïeux de Thomas est vaguement familière : elle recouvre les mêmes champs, les mêmes rivières, les mêmes noms de villages que ceux dont la vie de leurs descendants est faite

aujourd'hui. Ceux de Tass, eux, ont surgi d'un grand voyage dont ils n'ont transmis ni le pourquoi ni le comment. Ils sont arrivés au bout du monde sans en donner le moindre témoignage. C'est un bond furieux et muet par-dessus vingt mille kilomètres. Au commencement de leur famille, il n'y avait rien. Ça a duré plutôt longtemps. Et puis le Verbe est venu, mais trop tard pour raconter ce qui était vraiment intéressant. Heureusement qu'il y a Louise Michel pour écrire ce que ça fait de traverser si lentement la mer, enfermée sur un bateau, pour atteindre le baigne de la Nouvelle. Son journal dit les écumes, les vagues, la lenteur, les avanies. Il évoque aussi les poèmes que les communards se passent de cage en cage mais ça, Tass ne peut pas l'appliquer à son ancêtre, puisqu'il ne savait pas écrire. Elle ignore comment il a fait passer le temps, pendant cent cinquante jours.

Dix ans plus tôt, quand elle lui a dit qu'elle venait de Nouméa, Thomas n'a parlé ni des poissons ni de Tahiti. Il a remarqué, pensif :

— L'existence de la Nouvelle-Calédonie implique celle d'une *ancienne* Calédonie, non ?

— Oui, a répondu Tass. Je crois que c'est l'Écosse.

— Tu y es déjà allée, pour faire une comparaison ?

Alors qu'ils venaient de se rencontrer, ils s'étaient mis à planifier un week-end à Édimbourg. Tass a souvent raconté ce premier échange. Il va falloir qu'elle se fasse à l'idée qu'elle ne le racontera plus jamais, une main sur le bras de Thomas, sur son épaule ou sur sa cuisse, un sourire satisfait aux lèvres.

La terre apparaît par le hublot. Maintenant, le voisin est réveillé et lui aussi voudrait voir, il se penche un peu et

avec son grand corps dense, c'est comme s'il lui faisait une cabane. Tass ne proteste pas, elle s'arrange même, d'un pli de nuque, d'un affaissement des épaules, pour partager la vue. Ça paraît si improbable de découvrir de la terre, de la végétation, des humains, après des heures de vol au-dessus du Pacifique désert. Elle plisse les yeux pour distinguer les montagnes aux verts sombres, les nuages emmêlés dans les sommets, la terre rouge qui s'écoule en serpentins de rivières, le lagon turquoise dans lequel les récifs dessinent des visages bleu foncé. Comment est-ce que cet archipel est arrivé là ?

Quand Tass était enfant, les adultes lui avaient raconté l'histoire de sa terre à plusieurs reprises. Il y avait la version de l'école qui, dans les années 1990, avait finalement accepté qu'elle pouvait enseigner aux îliens autre chose que la grandeur métropolitaine. Il y avait les versions des amis de ses parents, qui se limitaient au petit bout de territoire où s'était déroulée leur enfance. Il y avait, surtout, la version de son père, qui s'étirait sans cesse au fur et à mesure que Tass et son frère grandissaient. Toutes les versions s'étaient agglomérées jusqu'à ce que le territoire calédonien se présente pour Tass de la manière suivante :

D'abord, il y eut un morceau de terre, détaché de l'Australie il y a 80 millions d'années, lors de la fragmentation du Gondwana, tombé au fond de l'eau puis ressurgi, hérissé de montagnes et de collines lentement recouvertes d'arbres durs comme du fer et de fruitiers vert profond.

Ensuite, il y eut les êtres humains, qui s'appelaient les Kanak et qui, au début de toute chose, n'étaient pas eux-mêmes d'ici, mais venaient d'autres îles du Pacifique deux, trois ou cinq mille ans avant nous, selon les coins de l'archipel. Comment ? On ne sait pas bien. Certains

LES ANTIPODES

racontent que c'était juste après le Déluge, que l'eau atteignait encore le sommet des montagnes et que tout le monde flottait au milieu des débris mais ces gens-là ont trop fréquenté les sœurs et les pasteurs. D'autres prétendent que ce ne sont pas les humains qui arrivèrent en premier mais une igname dotée de parole et capable de conduire un canot ; les humains se sont contentés de la suivre. D'autres récits refusent tout net l'idée d'une embarcation, qu'elle soit chargée d'humains ou de tubercules, et affirment que, bien sûr, le premier homme est né ici, d'une dent de lune posée sur un rocher et qui a pourri, car en pourrissant les dents de lune peuvent donner naissance à des serpents, à des anguilles, à des lézards mais aussi à des hommes, au bout d'un très long processus. Toujours est-il que, d'abord, ma fille, il y eut les Kanak.

Ensuite, il y eut les santaliers qui allaient et venaient comme les courants d'air pour vivre du commerce du bois.

Après, il y eut les missionnaires, décidés à rester et à mélanger l'école aux Évangiles.

Puis commença le grand ballet du bagne : les administrateurs, les matons et les forçats, ces derniers venus de tout l'Empire, envoyés par centaines si bien ajoutées les unes aux autres qu'ils finiraient par être vingt-cinq mille à avoir été exilés ici.

Il y eut aussi les colons de peuplement, souvent attirés par de fausses promesses et se rêvant propriétaires de plantation.

Ensuite, ma fille, ensuite... il y eut des habitants des Nouvelles-Hébrides, une ancienne colonie anglaise devenue aujourd'hui le Vanuatu. Il y eut des Javanais pour les emplois de domestiques, et tous ceux qui avaient « réussi »,

FRAPPER L'ÉPOPÉE

qu'ils soient petits ou grands colons, devaient avoir leur Javanais, leur Javanaise.

Au début du XX^e siècle, il y eut les Vietnamiens et les Indonésiens, « engagés sous contrat », ce qui ne veut rien dire, asservis est plus juste, traités comme des esclaves, tout comme les Japonais qu'on expulsa avec rage pendant la Seconde Guerre mondiale.

Bien sûr, pendant la guerre, il y eut le temps des Américains, une époque d'abondance qu'on chante encore ici et au cours de laquelle il plut des rubans de goudron, des ponts, et des véhicules à quatre roues motrices pour les parcourir, ô le temps des Américains !

Il y eut, après 1962, quelques bandes de pieds-noirs qui s'ancrèrent ici. Les plus célèbres firent de grandes carrières politiques et les autres débarquèrent les mains vides, mais détenteurs de la recette du couscous.

Plus tard, il y eut les arrivées tourbillonnantes de métropolitains pendant le boom du nickel. Car, depuis les premiers pas des Blancs ou presque, il y eut les mines et leurs disciples, les découvertes et les épuisements de filons qui jetaient les hommes ici, puis les envoyaient là, au gré des surprises du sol : le cobalt, le chrome, le manganèse, et bien sûr le nickel. Attirant les métropolitains, les Zoreilles, qui restaient ou partaient quand le filon se terminait. Comme une marée de métros, apparaissant, disparaissant...

Et nous, baba, demandait Tass, et nous ? De quelle vague on est sorti ?

Laisse-moi te répondre par une autre question, mon cœur. Comment tu t'appelles ?

C'est Sylviane qui vient la chercher à l'aéroport de Tontouta, qui l'enlace tout de suite et la serre contre elle autant qu'elle peut, sueur contre sueur – celle de Sylviane tout juste apparue sous ses bras, entre la voiture et l'aéroport climatisés, celle de Tass vieille d'un trajet d'un jour et demi, déposée par strates sur sa peau. Ju, le frère de Tass, s'était engagé à jouer les transporteurs mais, au dernier moment, il est parti camper sur un îlot avec sa femme et ses trois gosses. « La famille, tu comprends », a-t-il écrit à Tass comme si elle n'appartenait pas à cette même organisation envers qui il a des devoirs pressants. Elle s'est tournée en urgence vers Sylviane mais l'amie de sa mère ne peut pas porter les valises aussi facilement, elle n'a pas les bras de Ju – Ju passe une grande partie de son temps à la salle, même s'il préférerait qu'on croie que ses biceps arrondis sont uniquement le fruit des sports nautiques qu'il pratique en trop grand nombre, Tass les confond tous, avec leurs morceaux de planche et leurs morceaux de voile. Le chariot chargé de bagages oscille et grince, Tass pousse, Sylviane tourne autour, maladroite mais l'air concentré, comme si l'équilibre de l'ensemble était sa responsabilité

et son chef-d'œuvre. Tass a toujours préféré voyager léger mais, cette fois, l'appartement d'Orléans a déversé dans ses valises toutes les affaires qu'elle avait laissées à Thomas au cours des dix dernières années. Elle se fait l'impression d'être Abdallah débarquant avec sa suite au château de Moulinsart, dans un des albums de Tintin, elle ne sait plus lequel. Et elle a beaucoup trop chaud.

Tout en conduisant trop lentement (elle est terrifiée par les nids-de-poule), Sylviane évite gentiment de poser des questions à Tass, de lui demander ce qui s'est passé avec Thomas. À la place, elle parle de la météo et ce n'est pas rien, la météo, ici, en ce moment, ce n'est pas la pluie et le beau temps utilisés pour meubler, ce sont des histoires de dépressions tropicales, d'orages, de terrasses qu'on range précipitamment, de voitures déplacées vers des endroits plus sûrs mais jamais certains, du cyclone qui s'approche et du cyclone qui s'en va, les dents serrées tout du long. Tu as de la chance, il vient de passer, sur l'île des Pins ils ont eu peur, mais il fait beau depuis deux jours... Tass l'écoute distraitement, elle boit des yeux le vert sombre des bords de route. Les cinquante minutes de trajet se perdent dans les couleurs de la végétation. Le rouge des fleurs de flamboyants, même si elles commencent à faner, est hallucinatoire après les bruns hivernaux de France. Ça et là surgissent des panneaux publicitaires aux dimensions agressives qui vantent la robustesse d'un véhicule rutilant.

Les orages, continue la voix de Sylviane décidée à ne pas aborder la vie amoureuse de Tass, les orages en revanche, quelle catastrophe, jamais vu ça, moi, le ciel est damé d'éclairs, le tonnerre qui fait trembler les murs, tu as l'impression que ça se passe carrément dans ton lit, ton

chat est devenu cardiaque avec ces saloperies, ça lui a bouffé dix ans d'espérance de vie.

Quand elles arrivent à Nouméa, Sylviane emmène directement Tass boire un verre au Lounge, au bord de l'eau. C'est ce qu'il faut, selon elle, pour se remettre du voyage : tu picoles un peu, tu regardes le coucher de soleil et puis tu dors. Tass aurait aimé passer chez elle, se doucher, laver les couches géologiques de sueur mais elle ne discute pas. Elle sait pourquoi Sylviane la traîne tout de suite devant l'océan. Elle a fait la même chose avec Thomas chaque fois qu'il est venu en Nouvelle-Calédonie : l'obliger à aborder Nouméa par la splendeur étincelante des baies, de peur qu'il trouve sinon la ville trop laide, trop petite ou tout simplement trop biscornue pour en entrevoir la géographie. Nouméa est une presqu'île à laquelle, par des séries de travaux, on a rattaché d'autres presqu'îles qui forment, ici, un petit tentacule (l'ancien îlot Brun), et là une excroissance disproportionnée (l'ancienne île Nou). Le centre-ville est minuscule, quelques rues bien parallèles et perpendiculaires dont le dessin méticuleux remonte à la naissance de la colonie. Le centre, c'est la grande place des Cocotiers et autour, pas grand-chose qui vaille la peine. On va dans le centre pour les démarches administratives, des courses à faire, un déjeuner au restaurant d'Alphonse, mais on s'y rend en voiture ou en bus et on en repart vite une fois la mission accomplie. On sait bien que les métropolitains, à leur arrivée, dans l'air doux du soir, peuvent être tentés de se dire qu'ils vont aller « flâner dans le centre », peut-être même qu'ils viennent d'un endroit où la municipalité utilise l'expression « cœur de ville » et ils s'imaginent forcément que ce cœur est battant, que le centre est le principe de vie de la ville, quand les banlieues n'en sont que des

extrémités exsangues. Mais ce n'est pas le cas de Nouméa. D'ailleurs, Cœur de Ville est le nom d'un quartier de banlieue et pas du tout celui du centre-ville, qu'on désigne généralement d'un simple « dans le centre », alors qu'il n'est pas non plus franchement au centre de la presqu'île, c'est une petite partie de son flanc ouest. La ville est beaucoup trop encollinée en son milieu pour qu'on y construise un quartier général accessible, il a fallu décentrer le centre pour le mettre tout près de la mer, là où on a pu araser et remblayer jusqu'à obtenir une petite surface quadrillable. Tout ce qui est plat est peuplé à Nouméa – parce qu'il faut bien mettre les presque cent mille habitants quelque part – et le reste a tendance à béer. Sur les différents sommets, il y a surtout des habitations et, entre les habitations, il y a parfois des trous, des endroits de rochers et de verdure trop de guingois pour qu'on y élève quoi que ce soit. La ville s'arrête par pointillés (sais-tu, Thomas, que la densité d'habitants à Orléans, cette ville que tu trouves si paisible, si *vivable*, est deux fois supérieure à celle de Nouméa ?). Sur les hauteurs trouées des quartiers d'habitation, personne ne flâne non plus. Les rues tortueuses ne s'y prêtent pas, elles sont quasiment dépourvues de trottoirs et prises d'assaut par des 4×4 aux dimensions de chapelles. On flâne encore moins dans les quartiers riches et privatisés, dont on ne peut pas franchir les portails automatiques. On ne flâne pas dans les quartiers populaires parce que les hommes installés dans un coin d'ombre pour boire une bière n'aiment pas être regardés comme les animaux du zoo et que leurs visages barbus font peur, on ne flâne pas entre les cabanes de bois et de tôle sur les terrains squattés parce que l'illégalité des constructions rend les habitants nerveux envers les intrus, on ne flâne pas à Magenta parce

LES ANTIPODES

qu'il y a tous les petits avions qui décollent vers les autres îles de l'archipel et leur bruit casse la tête, on ne flâne pas sur le port, en dehors du marché couvert, parce qu'il y a de gros bateaux qui sentent l'essence, des voitures garées partout, et des routes compliquées tout autour, chaque fois qu'un feu passe au vert, ça vrombit. En clair, on ne flâne pas à Nouméa, sauf le long des baies. Et c'est pour ça qu'on y emmène directement les nouveaux arrivants ou ceux qui, comme Tass, viennent de rentrer. Le long de l'anse Vata ou de la baie des Citrons, on comprend que Nouméa est une presque-île – ce qui est charmant – et, le long des baies, contrairement aux collines tortueuses, le chemin est simple : on longe la mer, on réajuste ses lunettes de soleil pour ne pas avoir les yeux blessés par les reflets, on salue des connaissances puis on s'arrête pour prendre un verre.

Comme toutes les tables sont prises dans la paillote, une serveuse enthousiaste, presque bondissante, les installe sur la plage, sur des gros poufs sombres. Tass se demande si Sylviane pourra se relever après le deuxième ou le troisième cocktail. Sylviane a une soixantaine d'années et Tass l'a toujours connue grosse même si Sylviane parle souvent de son corps d'avant, de ce qu'elle pouvait accomplir comme exploits avant, des vêtements qu'elle aimait porter avant. Quand on l'écoute, on pourrait croire que, dans sa jeunesse, elle a eu le même physique que Ju, ce corps de muscles et de puissance. Et puis, on ne sait pas ce qui s'est passé, tout a fondu en coussins tendres et en duvet doré. Tass adore le visage de Sylviane parce qu'elle a un menton minuscule, très joliment dessiné, et un double menton en

dessous qui a la même fonction que les coussinets à l'intérieur des écrins de bijoux : le double menton présente la toute beauté du petit menton qui paraît encore plus fin, encore plus ciselé en émergeant du renflement. Chaque fois que Sylviane parle de faire un régime, Tass pense à la solitude future du petit menton et elle s'écrie : Mais non ! N'importe quoi !

— Tu l'as dit à ta mère ?

Tass allume une cigarette au lieu de répondre. Elle le dira à sa mère plus tard, quand elle sera plus solide. Elle. Pas sa mère. Sa mère est toujours solide parce que sa mère se fout de tout.

— Dis-le à ta mère.

— Elle va encore m'en vouloir, Sylviane.

Parce que je la dérange pour lui dire qu'un homme m'a quittée *de son vivant*. C'est une formulation étrange mais elle résume bien l'avis que la mère de Tass portera sur la situation. Son mari à elle, le père de Tass, est mort il y a plus de vingt ans. C'est la seule façon dont elle comprenne qu'on se fasse quitter. Toutes les autres sont des échecs, Tass en est responsable.

— Peut-être qu'elle sera contente. Au moins, ça veut dire que tu ne vas pas repartir.

Tass voit mal comment la nouvelle pourrait réjouir sa mère. La seule chose qui la rende véritablement heureuse, ce sont les meubles anciens qu'elle part régulièrement acheter en Indonésie et qu'elle restaure avec minutie avant de les revendre très cher. Les changements qui surgissent dans la vie de sa fille l'ennuient un peu : ils la détournent de sa routine faite de panneaux de bois sculptés, de croisillons, de rosaces et de charnières défectueuses. Tass ne lui en veut pas – ou pas d'une manière douloureuse – parce que sa

mère n'a commencé à se comporter comme ça qu'une fois que ses enfants ont atteint l'âge adulte. Avant, elle a fait preuve d'écoute, d'attention et d'empathie. Pendant qu'elle les élevait seule, elle a été irréprochable, pour peu qu'un parent puisse l'être. Depuis dix ans, elle se concentre sur son travail (rosaces, croisillons, charnières). Si Tass l'appelle en lui disant qu'elle a envie de pleurer, sa mère va lui répondre qu'elle vient de recevoir l'armoire en manguier qu'elle avait repérée lors de son dernier voyage. Elle dira que le meuble a été abîmé pendant le transport. J'ai mal, dira Tass, et sa mère répondra : même les sociétés de transport les plus chères emploient des incapables. Ju n'est pas traité d'une meilleure manière même s'il fait semblant que si, prétend qu'il s'intéresse à tout ça (charnières, rosaces et croisillons) et entretient un véritable échange à ce sujet avec leur mère. Quand Tass rend visite à celle-ci, ce n'est pas plus agréable qu'au téléphone. La maison est pleine de cabinets en acajou, de coffres gravés et de têtes de lit imposantes qu'il faut contourner pour se frayer un chemin, au son des « Attention » et des « Ne pose pas tes doigts dessus ». Sa mère sent le bois poncé, la térébenthine, la peinture et l'huile de coco, les odeurs dissuadent de chercher à se blottir contre elle. Sylviane n'a pas changé de parfum depuis que Tass la connaît. C'est un parfum qui se marie bien avec l'odeur de sa sueur, c'est un bon parfum pour ici.

Le père de Tass est mort quand elle avait onze ans, dans un accident de voiture. Cette année-là, Tass a beaucoup senti le parfum de Sylviane, le parfum de toutes les amies de sa mère qui la serraient trop fort dans leurs bras. Et les années d'après aussi. Coco, lavande, ylang-ylang, rose, des pointes de musc, de la vanille jusqu'à l'écoeurement, du

vétiver, de la mûre. Les amis hommes qui, auparavant, passaient à la maison pour l'apéritif ou pour proposer un coup de bateau les week-ends, se sont très vite faits moins nombreux. Les effluves rares de bergamote, d'after-shave pharmaceutique, de crème solaire, de sel, de white-spirit et de tabac ont disparu derrière eux. Une note de poivre, un peu de cuir, et puis plus rien. Comme s'ils n'avaient jamais été des amis de la famille, mais des amis du père. À l'exception de Ju, Tass a fini de grandir entourée uniquement de femmes. Elle a été leur fille, leur nièce, leur filleule. Avec le temps, elle est devenue leur copine, celle qui tient au courant des changements et des modes, la copine qui fait qu'elles se sentent jeunes ou parfois, au contraire, très vieilles. Le filet que tissaient autour de Tass leurs conversations, leur attention, leurs petits cadeaux lui a cruellement manqué en France. Et quand elle a entamé les années d'allers-retours permanents, elle disait à Thomas qu'elle avait besoin d'être au bord de la mer, besoin de la chaleur, besoin de vivre ce que traversait son pays, mais elle avait aussi besoin de son assemblée de têtes blanchies, au rouge à lèvres mis un peu de travers, aux boutons de chemisier manquants, aux « on » et aux « an » toujours confondus, qui répondait à toute heure au téléphone et lui pardonnait beaucoup trop.

Sylviane fourrage dans son gros sac, le renverse à demi sur le sable pour pouvoir atteindre le fond et finit par en sortir un trousseau de clés.

— J'ai fait les courses pour toi, dit-elle. Et le plein pour ta voiture. Histoire que tu te sentes bien accueillie en rentrant.

Elle essaie de rire de son grand rire de pirate mais elle est un peu triste, aujourd'hui. Elle boit son mojito avec

des slurp discrets et mélancoliques. Sylviane dit souvent qu'elle se pense comme un interrupteur, elle n'a que deux états disponibles, le haut et le bas, et elle passe de l'un à l'autre en un clic que personne n'entend mais qui lui résonne entre les tempes. Elle dit que ça la fatigue d'être un interrupteur : elle voudrait être un bouton de cuisinière avec tout l'éventail des thermostats, ou la mollette des postes radio ou le gradateur de sa lampe halogène.

— Merci.

— Mais de rien.

De petits crabes, pâles et électriques, parcourent le sable si rapidement qu'ils paraissent voler. Les mouettes argentées, au-dessus d'eux, sont trop paresseuses pour essayer de les intercepter dans leur course folle. Elles ont pris l'habitude de piocher dans les restes de pique-niques et les déchets de pêche rejetés par les bateaux. Certaines semblent dormir, posées confortablement sur l'eau dont la légère houle les berce.

— Je suis désolée d'être revenue en catastrophe.

Sylviane hausse les épaules : Casse pas la tête, va. Si tu peux prévoir une rupture, c'est que tu aurais déjà dû rompre. On sait bien que c'est le genre de trucs qui nous tombent dessus. Elle a encore du mal à lâcher le trousseau qu'elle tient dans la main. Les dents des clés doivent lui rentrer dans la paume. Elle ne paraît pas les sentir.

Tass sait bien quel est le problème : c'est l'appartement. Même si Tass s'y est installée il y a deux ans, le logement appartient à Sylviane. Elle l'a acheté pour son fils Luc – dans l'idée que Luc aurait le parcours dont rêvent sans doute la plupart des mères calédoniennes, un parcours pas très différent de celui de Tass : des études commencées sur le Caillou, prolongées en France, une première expérience

professionnelle là-bas et un retour de fils prodigue à Nouméa, où il veillerait sur sa mère, étendrait sur elle sa cape de diplômes et de salaires de la fonction publique. Mais Luc est parti depuis quinze ans désormais et il ne manifeste aucune volonté de rentrer. D'ailleurs, il ne dit même plus rentrer : il parle de la Calédonie en disant « là-bas » – et qu'est-ce que j'irais faire *là-bas*, maman ?

— Ton chat a été affreux, dit Sylviane avec un sourire mauvais. Comme d'habitude.

Sa main s'ouvre lentement sur les clés.

— Mon chat est un prince et ce monde est bien trop laid pour lui, répond Tass.

Elle récupère le trousseau d'un geste qu'elle s'efforce de rendre aussi doux que possible. Luc est le seul enfant de Sylviane et elle ne peut plus être mère maintenant qu'il est si loin : un coup de fil toutes les deux semaines, ça ne suffit pas, ça ne l'occupe pas. Elle voudrait être utile, rendre service, donner l'appartement, garder les petits-enfants, apporter des plats cuisinés (même si elle cuisine rarement), faire l'ourlet des rideaux (elle ne sait pas coudre), recueillir des confidences amoureuses. La distance la prive de tout ça. Elle est une femme seule qui n'est mère et grand-mère que par le titre donc elle n'est pas grand-chose. Malgré ses soixante ans, le reste de sa famille s'est mis à la traiter comme une enfant, une étrange mineure aux cheveux gris. Ses frères et sœurs lui suggèrent souvent de revenir vivre à Farino. Ils prendront soin d'elle. Pourquoi est-ce qu'elle reste à Nouméa ? Tass les a croisés plusieurs fois pendant leurs visites. Quand ils remontent en voiture, ils se dévissent la tête pour regarder Sylviane leur faire signe de la main, avec l'air coupable d'une famille qui

viendrait d'abandonner un chien à une station-service pour partir tranquille en vacances.

Quand Tass entre dans l'appartement, le chat la dévisage le nez froncé, avant de sauter du canapé pour gagner l'étage. Il boude ostensiblement, Tass a l'habitude. Chaque fois qu'elle part trop longtemps, il la punit.

— Je suis désolée, Gras.

Le chat de Tass a des dimensions hors normes. Il doit être issu d'un croisement avec un Maine Coon que la propriétaire a oublié de mentionner au moment de lui tendre le chaton encore minuscule. Il arrive presque au genou de Tass, à la hauteur des sièges, et il pèse sept kilos, ce qui fait de chacune de ses installations sur le ventre de sa maîtresse un exercice de gainage. Avant qu'il ne devienne clair que ce chat était un géant, un ogre, un colosse, plusieurs invités de passage se sont inquiétés d'un possible surpoids. Il n'est pas un peu... gras, ce chat ? Tass aime le son de l'adjectif. Gras. Elle le prononce comme s'il s'agissait d'un titre royal. Gras est suffisamment sublime pour inverser tous les stigmates. Mais Gras boude et reste à l'étage pendant qu'elle défait une de ses énormes valises.

La première chose qu'elle sort, entouré de plusieurs t-shirts sales, c'est le coquillage gravé qu'elle emporte toujours avec elle. Elle le pose sur une étagère du salon et le tourne à plusieurs reprises afin qu'il prenne bien la lumière. La nacre centenaire s'allume de reflets bleutés. En son absence, Sylviane a déplacé des choses dans l'appartement, pas de façon intrusive mais pour ranger un peu. Il n'y a plus de crayons ni de feuilles de brouillon qui traînent, pas de veste sur les dossiers de chaise et la vaisselle qui termine de sécher sur l'égouttoir n'est pas celle que Tass utiliserait

habituellement. Ces petits réajustements suffisent à rendre plus évident pour Tass le fait que le logement n'a pas été meublé pour elle mais pour Luc – pour son corps à lui, ses déplacements, ses goûts réels ou imaginés. Tass a beau avoir accroché des tableaux aux murs, taché le canapé et acheté un bureau, elle ne peut pas effacer par quelques gestes cosmétiques l'agencement général de l'appartement, dédié à un autre.

Tass était amoureuse de Luc quand elle avait douze ans et lui dix-huit. Elle était amoureuse à distance, c'est-à-dire relativement proche puisqu'ils étaient voisins mais sans jamais lui adresser la parole. Et puis il est parti en métropole pour faire ses études et Tass a gardé une image de lui en tête, incapable de la nourrir de nouveaux fragments recueillis chaque jour. D'abord, elle a assis cette image sur une chaise, pour ne plus avoir à se demander comment il marchait, douter du balancier de ses bras ou de la voussure de ses épaules. Et quand elle pensait à lui, elle le voyait bien en place sur la chaise. Mais, avec les mois qui passaient, l'immobilité n'a plus suffi à préserver l'image du garçon. À chaque convocation de sa forme chérie, Tass devait bien se rendre à l'évidence : l'image se dégradait. Elle pourrissait, en réalité. Des parties de visage et des parties de corps, celles que le souvenir avait fui les premières, se délitaient, brunissaient et se trouaient. Tass essayait de les repeindre en cherchant à se rappeler. Elle sortait dans la rue. Elle se plantait devant la petite épicerie où Luc achetait des canettes en rentrant du lycée et elle se forçait à l'imaginer : il est là, il entre, est-ce que tu vois son visage, est-ce que tu le vois ? Il faut. Il faut que le visage revienne. Ça ne servait à rien. L'image du garçon ressemblait de plus en plus à un tableau halluciné de Bacon. Tass continuait

malgré tout à la convoquer de temps à autre. On peut aimer un souvenir putréfié, se disait-elle, si le monde ne contient rien d'autre de désirable. Or le monde de Tass contient rarement de multiples objets de désir. Son désir est monogame et entêté. Il se fixe comme un bivalve sur un rocher et refuse tout déplacement. Là, par exemple, elle ne peut pas croire qu'elle arrêtera un jour de désirer Thomas, même si elle sait qu'il le faudrait, le plus rapidement possible. Elle plie et replie des vêtements dans l'armoire de sa chambre et elle a l'air de penser au meilleur endroit où former la pile de t-shirts mais elle pense à Thomas, comme à un événement qui n'aura pas d'après.

Ils ont été ensemble pendant presque dix ans. Les premières années à Aix, étudiants, radieux – quand Tass y repense, il y a un halo autour de leur visage sans ride –, ensuite à Paris où ils cherchaient tous les deux un poste de journaliste et ne trouvaient que des piges aux paiements hasardeux – la lumière, dans ces souvenirs-là, vient des néons de l'agence immobilière, juste sous leurs fenêtres. Tass a mal supporté d'être pauvre en métropole. Thomas ne le vivait pas avec une grâce particulière non plus, mais quand il peinait à boucler ses fins de mois, il n'avait pas à s'inquiéter d'autre chose que du loyer, de la bouffe et des factures diverses. Il ne se demandait pas, en se couchant trop tard, comment il obtiendrait l'argent pour un voyage long et cher si quelque chose arrivait à sa famille à l'autre bout du monde. Tass a fini par revenir à Nouméa, il y a trois ans, pour un séjour qui se voulait temporaire. Elle a multiplié les petits boulots et les colocations, elle a vécu comme si elle était de passage, comme si elle s'apprêtait à repartir, avant de s'installer dans l'appartement de Sylviane. Depuis deux ans, elle est prof remplaçante dans un lycée.

Sa carrière de journaliste n'est même pas un lointain souvenir : elle n'a jamais eu lieu. Prof de français, c'est une réponse à un manque plus qu'une vocation. Il n'y a pas assez d'enseignants ici ; depuis que les référendums ont commencé, les métropolitains s'en vont. Les annonces radio qui exhortent les titulaires d'une licence à prendre un poste ont du mal à masquer leur angoisse sous les jingles joyeux. Thomas, lui, a trouvé une place dans une rédaction à Orléans quelques mois après le départ de Tass. Il a lui aussi parlé d'un retour temporaire dans cette ville où il a grandi. Ils ont commencé une relation faite d'allers-retours : chacun consacrant ses vacances d'été à venir voir l'autre, celles de Tass en janvier et février, celles de Thomas en juillet ou en août. Elle déployait sous ses yeux tous les charmes du Caillou, il l'assurait qu'aux saisons plus clémentes, Orléans n'était pas si mal. Chacun cherchait à se persuader que l'autre finirait bien par annoncer qu'il viendrait s'installer sur le rivage opposé, quand bien même Thomas comme Tass continuaient à s'ancrer dans leur vie locale, ne donnant aucun signe qu'il ou elle préparait ses valises pour partir. Tass trouve que son aveuglement s'expliquait assez bien : le métier de journaliste de Thomas lui aurait permis d'être envoyé dans la zone Pacifique et de venir la rejoindre. Son aveuglement à lui s'explique encore plus facilement : pour les métropolitains, l'Hexagone est l'endroit de la *vraie* vie. Les outre-mer n'offrent jamais que de longues, longues vacances.

Ils auraient peut-être pu continuer longtemps, comme ça, deux mois ensemble, quatre mois séparés, deux mois ensemble, etc. La pandémie de 2020 a déréglé leur routine. Au décalage horaire de dix heures, il a fallu ajouter les écarts de calendrier en termes de contagion. En France, la

panique, les courbes exponentielles, les proches hospitalisés, mourants, morts, les semaines d'un confinement dont la fin paraissait ne jamais devoir être décrétée. Sur l'archipel, d'abord, le calme plat, et à part une légère claustrophobie due aux limites d'entrée et de sortie du territoire, pas de bouleversement. Chaque fois que, enfermé dans sa chambre, Thomas a appelé Tass et découvert qu'elle était dehors, il s'est crispé et a allumé une cigarette. Ils ne se sont pas vus en juillet-août, cette année-là. Ils ont accepté que c'était pour le bien de la Calédonie, habilement protégée par sa solitude pacifique. Les cas se sont déclarés sur le territoire en 2021, quand la France commençait à se dire que le Covid, elle vivrait avec. Et alors, là aussi, les respirateurs, les morts, les courbes et les confinements. Chaque fois que, tournant en rond sur son balcon, Tass a appelé Thomas pour s'apercevoir qu'il partait en reportage, elle s'est étranglée sur le sentiment d'injustice qui formait un petit os dans sa gorge. Est-ce que ça a pu suffire à ce que quelque chose se casse entre eux ?

Il y a deux semaines, Tass a demandé pour la première fois de manière frontale à Thomas s'il comptait venir vivre en Nouvelle-Calédonie. Faussement étonné, il lui a répondu : et qu'est-ce que j'irais faire *là-bas* ? La discussion s'est envenimée, Thomas a dit : la vie chère, l'espionnage permanent des insulaires et puis l'incertitude politique. Qu'est-ce que tu veux que je foute dans un endroit qui pourrait prendre son indépendance dans les prochaines années ? M'installer et espérer qu'on ne me mettra pas dehors, quand l'occasion se présentera ? Il a ajouté : la pauvreté de la vie culturelle, l'épaisseur d'esprit de tes amis d'enfance. Tass a jeté quelque chose par terre dans un geste de rage (le quelque chose était en fait un coussin qui a

atteint mollement le sol). Toi, reviens, a répété plusieurs fois Thomas, les yeux écarquillés par l'évidente simplicité de la solution à leur problème.

— Rien ici n'est un retour ! a crié Tass, emplie d'une soudaine et théâtrale détestation pour Orléans.

Après plusieurs heures, Thomas a dit, feignant la sagesse et la modération pour masquer sa fatigue : Bon... il vaudrait mieux qu'on aille se coucher. Aller se coucher n'a rien arrangé.

Tass monte péniblement une deuxième valise jusqu'à la chambre. Son arrivée dans la pièce provoque chez Gras un ébrouement horripilé. Il fuit le premier étage en lui lançant un regard doré et furieux. Tass sort les vêtements qu'elle avait emportés pour ses deux mois dans l'hémisphère Nord : une doudoune, des écharpes, des pulls en laine. Ils sont énormes, lourds, encombrants, et la doudoune est bruyante : elle couine quand sa propriétaire essaie de la rouler en boule. Tass ne sait pas quoi en faire. Elle ne peut pas bourrer la petite armoire de leurs volumes rutilants, ils n'en sont pas dignes. Ils sont devenus aussi inutiles que la connaissance que Tass a conservée des lignes du métro parisien ou que son sens naissant de la géographie ligérienne.

Pour la première fois depuis longtemps, Tass est là, sur le Caillou, entièrement : elle n'a plus aucune vie possible en métropole. Le fait qu'elle n'a jamais envisagé sérieusement de s'y installer ne change rien : elle le pouvait et ça la gardait un peu éloignée des autres autour d'elle. Elle le pouvait et elle possédait une doudoune rouge ainsi que deux modèles de bonnets et une paire de gants à extrémités tactiles pour le prouver. Elle a sans doute trop valorisé cet

Ailleurs, trop organisé sa vie autour de ses promesses lointaines pour pouvoir le perdre, le laisser s'éloigner en douceur.

Pour Tass, enfant, le déroulé de la vie était simple et mystérieux puisqu'il consistait à naître, grandir, épuiser l'enfance jusqu'aux derniers stades de l'adolescence comme un chewing-gum étiré jusqu'au point de la rupture, puis à partir. C'est toujours au loin que se passait « la chose » par laquelle les jeunes devenaient des adultes : à Sydney, à Tokyo, en métropole. Quand l'un ou l'une revenait, les Vieux de la Grande Terre commentaient : il est devenu un homme, elle est devenue une femme. Hochements de tête, apéritif, sourires entendus, qu'est-ce que tu vas faire *maintenant* ? Et le dernier mot disait toute la transformation : maintenant que tu es adulte, maintenant que tu es des nôtres, maintenant que tu entames une nouvelle part de ta vie. Ceux qui ne partaient pas ne devenaient pas vraiment adultes, pensait Tass. Bien sûr qu'ils vieillissaient, mais ils ne mûrissaient pas. Les garçons gardaient leurs scooters conduits sans casques, les filles arboraient toujours leurs audaces colorées et brillantes, les uns et les autres continuaient à avancer en bandes quand le soir tombait, mêmes clubs, mêmes canettes, même nakamal... Ça avait beau blanchir aux tempes ou rider au coin des yeux, ça sentait encore l'huile de coco, l'essence, le plastique chaud et le déodorant en spray. Il était difficile de savoir ce qui tenait ensemble ces corps agglomérés de différentes strates d'âge ; ni les marcel blancs trop larges, ni les claquettes, ni les shorts de plage n'avaient assez de force pour que le tout paraisse cohérent... Quand on les mettait en terre après un cancer, un accident, une mauvaise chute ou un AVC, c'étaient des corps de vieux qui n'avaient jamais connu

FRAPPER L'ÉPOPÉE

l'âge adulte qu'on couchait sous les cailloux et Tass se demandait si les cercueils pesaient moins lourd, du fait de cette expérience manquante, cette sagesse qui n'était jamais entrée dans le cerveau.

Tass est partie, elle. Elle est partie longtemps. Elle est forcément adulte. Elle devrait savoir quoi faire de ces gros vêtements d'hiver dans un petit appartement. En bas, Gras miaule sa faim sur un rythme contrarié. Elle laisse le tout en tas par terre, à défaut d'une meilleure place, et elle descend nourrir le chat.

Sur le sol du salon, quelques cheveux argentés de Sylviane, coincés sous un pied de chaise ou torsadés sur une face de coussin, brillent faiblement dans la lumière. Il fait nuit, on entend des feux d'artifice ou des pétards, quelque part, tout près, trop près. Le ronronnement de la clim ne parvient pas à les couvrir. De l'autre côté de la baie vitrée, les plantes du balcon trouvent dans la relative fraîcheur de l'obscurité une raison de défriper leurs feuilles matraquées par la chaleur des heures précédentes.